



MOZART | JÉRÔME SONATES / RONDOS | HANTAÏ

WOLFGANG AMADEUS MOZART (1756 - 1791)

Sonate en Ut majeur, K.309 / Sonata in C major, K309

- 1 - Allegro con spirito 6'09
- 2 - Andante un poco adagio 6'08
- 3 - Rondeau : allegretto grazioso 6'35

Rondo en Fa majeur, K.494 / Rondo in F major, K494

- 4 - Andante 6'39

Rondo en Ré majeur, K.485 / Rondo in D major, K485

- 5 - Allegro 6'39

Sonate en Si bémol majeur, K.333 / Sonata in B flat major, K333

- 6 - Allegro 7'30
- 7 - Andante cantabile 11'37
- 8 - Allegretto grazioso 6'54

Suite en Ut majeur, K.399 / Suite in C major, K399

- 9 - Allemande en ut mineur : Andante 4'37

Rondo en la mineur, K.511 / Rondo in A minor, K511

- 10 - Andante 9'39

Enregistrement réalisé les 10 et 11 février 2020 au Théâtre élisabéthain d'Hardelot / Direction artistique, enregistrement et montage : Jiri Heger / Piano : Anonyme du XVIII^{ème} siècle restauré par Christopher Clarke / Photos : Jean-Baptiste Millot / Conception et suivi artistique : René Martin, François-René Martin, Claire Briet / Design : Jean-Michel Bouchet / Réalisation digipack : saga.illico / Fabriqué par Sony DADC Austria / © & © 2024, MIRARE, MIR730 www.mirare.fr

ALLEGRETTO GRAZIOSO

En route pour Paris, surveillé par sa mère puisque l'archevêque Colloredo, son employeur, avait refusé l'absence de son père Leopold, Mozart passe l'hiver 1777-1778 à Mannheim. En relation avec les musiciens de la cour du prince-électeur Karl Theodor, il donne des leçons à la fille du compositeur Christian Cannabich et écrit pour elle la sonate en Ut majeur K.309. Grâce à la correspondance quasi-quotidienne entre ses parents, à laquelle il ajoute quelques mots quand il en a le loisir, nous apprenons des détails très intéressants sur la genèse de cette sonate. En partie improvisée lors d'un concert donné à Augsbourg le 22 octobre, il en a terminé les deux premiers mouvements le 4 novembre : « *je travaille actuellement pour Mademoiselle sa fille à une sonata qui est déjà écrite jusqu'au Rondeau. Lorsque j'ai eu terminé le premier Allegro et l'Andante, je la lui ai portée et l'ai jouée ; papa ne peut s'imaginer le succès remporté par cette sonata.* » Puis le 8 novembre : « *ce matin, j'ai écrit chez M. Cannabich le Rondeau de la sonate pour Mademoiselle sa fille...* ». Le 14 : « *j'ai commencé à enseigner la sonate à Mademoiselle Rose.... C'est l'Andante qui nous donnera le plus de mal car il est plein d'expression... Sa main droite est très bonne, mais malheureusement la gauche est tout à fait désordonnée.* ». Le 6 décembre : « *elle a joué ma sonate tout à fait remarquablement...* » Mozart envoie l'œuvre à sa sœur qui le remercie le 8 décembre : « *l'Andante demande beaucoup d'attention et de grâce. La sonate me plaît beaucoup. On sent que tu l'as composée à Mannheim.* ». Et Leopold : « *elle a quelque chose du goût maniéré de Mannheim, mais si peu que ton propre bon style n'en est pas altéré.* ». Nous avons perdu la sensibilité aux différentes écoles de composition de la fin du 18^{ème} siècle. Mais Leopold et sa fille ont bien reconnu le caractère orchestral du premier Allegro, l'expressivité du mouvement lent aux reprises variées et aux nombreuses indications de nuances (Mozart avait tout juste découvert les pianos de Stein à Augsbourg) et l'influence française manifeste dans le finale : allegretto grazioso, ici intitulé « Rondeau », avec l'orthographe française.

Le séjour à Mannheim s'achève mi-mars 1778 avec le départ de Mozart pour Paris, toujours accompagné de sa mère. Il laisse derrière lui son grand amour Aloisia Weber et ses projets d'aller avec elle en Italie, auxquels il n'a peut-être jamais cru : « *je ne me suis jamais imaginé autre chose que votre réprobation au sujet du voyage...* ». Mozart confiera encore à son père trois années plus tard : « *je l'ai aimée en vérité, et sens qu'elle ne m'est toujours pas indifférente. C'est une chance pour moi que son mari soit d'une jalousie folle et ne la laisse aller nulle part !* » (16 mai 1781).

Aloisia avait épousé en 1780 l'acteur Joseph Lange, également peintre, qui fera plus tard le fameux portrait (inachevé) du compositeur. Elle-même se verra dédier les plus beaux airs de concert par son désormais beau-frère, puisqu'en 1782, Mozart se marie avec une sœur d'Aloisia, Constanze.

L'année suivante, le couple rend visite à Leopold à Salzbourg. Les lettres sont moins nombreuses à cette occasion, mais on suppose que la sonate K.333 en Si bémol majeur fut écrite lors de ce voyage, peut-être pendant un court séjour à Linz. C'est à juste titre une des plus appréciées du compositeur. Elle a pu lui servir de pièce de concert, car le finale est un rondo doté d'une véritable cadence de concerto. Comme dans la sonate en Ut, le centre de l'œuvre semble toutefois le splendide mouvement lent, ici en mi bémol, qui fait penser aux sérénades pour instruments à vent, particulièrement la « Gran Partita » avec clarinettes et cors de basset.

Vivant désormais à Vienne, Mozart continue d'écrire assez fréquemment à son père : « *Je vais tous les dimanches à 12 heures chez le baron van Swieten, et on n'y joue que Haendel et Bach* » (10 avril 1782), et à sa sœur : « *Lorsque Constanze entendit les fugues, elle en fut fort séduite... elle ne veut plus rien entendre que des fugues, et surtout de Haendel et de Bach...* » (20 avril 1782). Il faut savoir que Van Swieten, ancien ambassadeur à Berlin, y avait bien connu Carl Philipp Emanuel Bach et s'était constitué une remarquable collection de musique ancienne, comprenant les préludes et fugues de Bach mais aussi des œuvres pour clavier de ses fils Carl Philipp Emanuel et de Wilhelm Friedemann, etc... « *Le baron van Swieten m'a confié à la maison toutes les œuvres de Haendel et de Bach (après que je les lui ai jouées)* » (*Ibid.*).

On peut rattacher à cette période la composition par Mozart d'une suite inachevée pour le clavier K.399, avec ouverture, fugue, allemande et courante, ainsi que de deux sonates avec violon « expérimentales », elles aussi restées en partie inachevées. La découverte de la polyphonie de Bach et Haendel eut une influence profonde sur la suite de l'œuvre de Mozart mais l'assimilation n'en fut pas immédiate, comme le montrent ces essais inachevés.

Van Swieten continua de soutenir fidèlement le compositeur, à l'occasion d'un projet d'académie (« *je me suis tout de même décidé à donner chez moi des académies en souscription... j'ai fait circuler une liste pendant 14 jours, et il ne s'y trouve que le nom Swieten !* ») (12 juillet 1789), ou en lui commandant des arrangements comme celui du « Messie » de Haendel, en 1789. Van Swieten avait par ailleurs été le souscripteur des 6 recueils publiés par Carl Philipp Emanuel Bach à compte d'auteur entre 1779 et 1787 et intitulés : « *Clavier-sonaten nebst einigen Rondos fürs Fortepiano für Kenner und Liebhaber* ». Mozart y eut donc accès, et comme toujours, finit par assimiler cette musique dont on retrouve les modulations abruptes par exemple dans le rondo en Ré majeur K.485, qui fait partie d'un groupe de trois œuvres indépendantes de ce genre datant de 1786-1787.

Reprenant un thème du quatuor avec piano K.478, le rondo K.485 est une œuvre brillante et pleine d'humour, la plus proche de ceux de CPE Bach. K.494 en Fa majeur possède un thème d'une grande délicatesse, presque aérien, repris chaque fois de façon différemment ornée ; un épisode en fa mineur nous fait retrouver les séances de « musique ancienne » chez le baron van Swieten, avant une cadence originale ajoutée postérieurement par Mozart. Ce rondo sera réutilisé par le compositeur comme finale de la sonate K.533. Quant au troisième, K.511 en la mineur, il s'agit de l'œuvre la plus personnelle des trois ; magie de l'ornementation et du rythme obstiné, subtile construction où le rondo n'est répété entièrement qu'une seule fois, mais dans laquelle le thème semble revenir inlassablement, jusque dans la coda, déchirante.

Au mois d'octobre 1777, sur le chemin de Mannheim, Mozart séjourne à Augsburg chez son oncle Franz Aloys, le frère cadet de Leopold Mozart. Le jeune compositeur (il a 21 ans) fait à Augsburg la connaissance du facteur d'instruments Johann Andreas Stein (1728-1792) et s'enthousiasme pour les pianos de ce dernier (et aussi pour sa « très chère cousine » Maria Anna Thekla !). Sa correspondance montre qu'à partir de la découverte des pianos de Stein c'est l'idéal sonore qu'il a en tête en composant pour le clavier : « la dernière (sonate) ressort incomparablement bien sur le piano de Stein », écrit-il à son père le 17 octobre ; ou encore : « *je puis faire des touches ce que je veux, le son est toujours égal* », et « *ses instruments ont surtout cet avantage sur les autres qu'ils sont faits avec échappement, or, sur cent facteurs de pianos pas un ne s'occupe de cela...* ». La mécanique mise au point par Stein reprend le système alors fréquent en Allemagne dans lequel chaque marteau est articulé dans un étrier en bois fixé à même la touche. La grande amélioration de Stein, sur laquelle insiste Mozart, consiste en l'ajout d'un échappement indépendant pour chaque note ; c'est cette invention qui permettra la mise au point de la mécanique dite « viennoise », popularisée par certains des apprentis de Stein, parmi lesquels sa propre fille Nannette. Le piano utilisé pour cet enregistrement est un instrument anonyme et non daté, mais sa facture soignée s'inscrit très clairement dans cette tradition naissante en Allemagne du sud. Il a fait l'objet d'une restauration exemplaire dans l'atelier de Christopher Clarke.

Jérôme Hantai

JÉRÔME HANTAÏ

Né en 1961, Jérôme Hantaï étudie la viole de gambe auprès de Wieland Kuijken au Conservatoire de Bruxelles. Parallèlement, il s'intéresse aux instruments à clavier anciens, et tout particulièrement aux pianos historiques. Dès ses années d'études, il donne de nombreux concerts à la viole comme au piano, et collabore avec des pionniers du renouveau de la musique ancienne, parmi lesquels Sigiswald Kuijken, René Jacobs et Jean-Claude Malgoire.

Il fait partie du Trio Hantaï, avec ses frères Marc (flûte traversière) et Pierre (clavecin), ensemble qui a acquis une renommée internationale. En outre, depuis 2001, Jérôme Hantaï anime son propre ensemble, Spes Nostra, et joue dans le Trio Almaviva.

Fréquemment demandé comme soliste, il se produit dans l'Europe entière, aux USA, et se rend en Asie pour des tournées (Chine, Inde, Japon, Philippines, Taïwan, Cambodge...).

Enfin, il consacre également une grande part de son activité à l'enseignement, au sein du CRR de Cergy-Pontoise, et en donnant des Masterclasses. Il a enregistré de nombreux CDs unanimement loués par la critique, dont un récital de sonates de Mozart et Haydn déjà paru chez Mirare.



ALLEGRETTO GRAZIOSO

On his way to Paris – under his mother’s supervision, since his father Leopold’s employer, Archbishop Colloredo, had refused him leave of absence – Mozart spent the winter of 1777/78 in Mannheim. There he frequented the court musicians of Elector Karl Theodor, gave lessons to the daughter of the composer Christian Cannabich and wrote the Sonata in C major K309 for her. Thanks to the almost daily correspondence between his parents, to which Wolfgang added a few words when he had the chance, we learn some very interesting details about the genesis of this sonata. He had partly improvised it at a concert in Augsburg on 22 October, and had completed the first two movements by 4 November: ‘I am now working on a sonata for Mademoiselle his daughter, which is already completed with the exception of the Rondeau. When I had finished the first Allegro and the Andante, I took it there myself and played it; Papa cannot imagine the applause the sonata is receiving.’ On 8 November, he tells us: ‘This morning, at Herr Cannabich’s, I wrote the Rondeau of the sonata for Mademoiselle his daughter.’ On the 14th: ‘I have started teaching Mademoiselle Rose the sonata. . . . It is the Andante that will give us the most trouble, because it is full of expression. . . . Her right hand is very good, but unfortunately the left is completely ruined.’ By 6 December, though, ‘She played my sonata quite remarkably’. Mozart sent the work to his sister, who thanked him on 8 December: ‘The Andante certainly calls for a great deal of concentration and exactness in playing. I like the sonata very much. One can tell you composed it in Mannheim.’ And Leopold added on 11 December: ‘It has something of the over-mannered Mannheim *goût* in it, yet only so little that your own good style is not spoiled by it.’ Nowadays we no longer have the ability to distinguish between the different schools of composition of the late eighteenth century. But Leopold and his daughter did recognise the orchestral character of the opening Allegro, the expressiveness of the slow movement with its varied repeats and numerous dynamic markings (Mozart had just discovered Stein’s fortepianos in Augsburg) and the obvious French influence in the finale, Allegretto grazioso – here entitled ‘Rondeau’, spelt in the French way.

Mozart’s stay in Mannheim ended in mid-March 1778 when he left for Paris, still accompanied by his mother. He left behind his great love Aloisia Weber and his plans to go with her to Italy, which he had perhaps never believed in: ‘I never imagined anything other than your disapproval of the journey’, Mozart admitted to his father three years later. I did indeed love her, and feel that I am still not indifferent to her. It is my good fortune that her husband is a jealous clown and does not let her go anywhere’ (16 May 1781).

In 1780, Aloisia had married the actor Joseph Lange, who was also a painter and would later do the famous (unfinished) portrait of the composer. She herself was to be the dedicatee of the finest concert arias from the pen of her brother-in-law – for in 1782 Mozart wed one of Aloisia's sisters, Constanze.

The following year, the couple visited Leopold in Salzburg. There are fewer letters related to this occasion, but it is conjectured that the Sonata in B flat major K333 was written in the course of their journey, perhaps during a short stay in Linz. It is one of the composer's most admired works, and rightly so. He may have used it as a concert piece, since the finale is a rondo with a genuine concerto cadenza. As in the C major sonata, however, the focal point appears to be the splendid slow movement, here in E flat, which is reminiscent of the serenades for wind instruments, more especially the 'Gran Partita' K361 with its clarinets and basset horns.

Now living in Vienna, Mozart continued to write quite frequently to his father: 'Every Sunday at midday I go to Baron van Swieten's house, where only Handel and Bach are played' (10 April 1782), and to his sister: 'When Constanze heard the fugues, she fell completely in love with them; she now wants to listen to nothing but fugues, and particularly . . . by Handel and Bach' (20 April 1782). It should be noted here that Swieten, a former ambassador to Berlin, had been closely acquainted with Carl Philipp Emanuel Bach there and had built up a remarkable collection of early music, including the preludes and fugues of J. S. Bach as well as keyboard works by his sons Carl Philipp Emanuel and Wilhelm Friedemann, among others. 'Baron van Swieten gave me all the works by Handel and Bach to take home with me (after I had played them for him)' (ibid.).

Mozart's composition of an unfinished suite for keyboard K399, featuring an Overture with fugue, an Allemande and a Courante, and of two 'experimental' sonatas with violin, also partly unfinished, can be traced back to this period. The discovery of the polyphony of Bach and Handel had a far-reaching influence on his subsequent output, but he did not assimilate it immediately, as these uncompleted efforts show.

Baron van Swieten continued to be a loyal supporter of the composer, for example when he embarked on a projected concert series – 'I decided to give subscription academies in my house . . . I circulated a list for a fortnight, and the only name on it was Swieten's!' (12 July 1789) – and by commissioning arrangements from Mozart, such as the one he made of Handel's *Messiah* in March of that same year. Swieten had also subscribed to the six collections published by Carl Philipp Emanuel Bach between

1779 and 1787 entitled *Clavier-sonaten nebst einigen Rondos fürs Fortepiano für Kenner und Liebhaber* (Keyboard sonatas, together with a few rondos, for the fortepiano, intended for connoisseurs and music-lovers). Mozart had access to these and, as always, eventually assimilated this music, whose abrupt modulations are replicated, for instance, in the Rondo in D major K485, one of a group of three independent works in this form dating from 1786-87.

The Rondo K485, which borrows a theme from the Piano Quartet K478, is a brilliant and humorous work, the closest of the three to the rondos of C. P. E. Bach. K494 in F major has an almost ethereal theme of great delicacy, repeated with different decorations each time; an episode in F minor takes us back to the 'early music' sessions at Baron van Swieten's house, before an original cadenza which Mozart added later. He subsequently reused this rondo as the finale of the Sonata K533. The third rondo, K511 in A minor, it is the most personal of the three works, with its magical use of ornamentation and ostinato rhythm, and a subtle structure in which the rondo is repeated in its entirety only once, yet its theme seems constantly to return, right up to the heart-rending coda.

In October 1777, on his way to Mannheim, Mozart stayed in Augsburg with his uncle Franz Aloys, Leopold Mozart's younger brother. The young composer (then twenty-one years old) met the instrument maker Johann Andreas Stein (1728-92) in Augsburg and became enthusiastic about his fortepianos (and also about his 'très chère Cousine' Maria Anna Thekla Mozart!). His correspondence reveals that, once he had discovered Stein's fortepianos, this was the ideal sound he had in mind when composing for the keyboard: 'The last [of his first six keyboard sonatas] in D sounds incomparable on Stein's *Pianoforte*', he wrote to his father on 17 October; and again: 'In whatever way I attack the keys, the tone is always equal', and 'His instruments have this special advantage over others that they are made with escape action. Not one maker in a hundred bothers about this'. The action invented by Stein is based on the system then common in Germany, in which each hammer is suspended in a wooden fork (*Kapsel*) fixed to the key. Stein's great improvement, which Mozart underlines, consisted in the addition of an independent escapement for each note; it was this invention that permitted the development of the so-called 'Viennese' action, popularised by some of Stein's apprentices, including his own daughter Nannette.

The fortepiano used for this recording is an anonymous and undated instrument, but its careful workmanship is very clearly in keeping with this emerging tradition in southern Germany. It has benefited from an exemplary restoration in Christopher Clarke's workshop.

Jérôme Hantai

Translation: Charles Johnston

JÉRÔME HANTAÏ

Jérôme Hantaï studied the viola da gamba with Wieland Kuijken at the Brussels Conservatory. At the same time, he became interested in early keyboard instruments, especially historical pianos. Since his student days, he has given numerous concerts on both viola da gamba and piano, and has collaborated with pioneers of the early music revival, including Sigiswald Kuijken, René Jacobs and Jean-Claude Malgoire.

Along with his brothers Marc and Pierre, he is a member of the Trio Hantaï, an ensemble that has gained international recognition. In addition, since 2001, Jérôme Hantaï has led his own ensemble Spes Nostra ; he also plays in the Trio Almaviva.

A sought-after soloist, he performs throughout Europe, in the USA, and travels to Asia for tours (China, India, Japan, Philippines, Taiwan, Cambodia, etc.).

Finally, he also devotes a large part of his activity to teaching, both at the Conservatoire à Rayonnement Régional de Cergy-Pontoise and in masterclasses. He has recorded numerous CDs unanimously praised by critics, including a recital of sonatas by Mozart and Haydn already released on Mirare.